

# LA GAULE MÉRIDIONALE PENDANT L'ANTIQUITÉ TARDIVE ET LE HAUT MOYEN ÂGE

JEAN GUYON

Le Professeur Pere de Palol a manifesté suffisamment de curiosités diverses dans son œuvre scientifique pour que, réunis ici pour lui rendre hommage, nous ne puissions en épuiser la matière, malgré l'ampleur donnée à notre Congrès ; et pourtant, depuis l'observatoire privilégié des Espagnes, c'est bien à un parcours historique de quelque sept siècles que nous sommes conviés, au travers de cet *orbis romanus* dont la prégnance était telle qu'il n'a cessé de peser sur les esprits même longtemps après qu'il se fut défait.

Si j'évoque la dissolution de l'empire romain, c'est parce que ma contribution à ce parcours historique portera sur le deuxième versant de son histoire : ce bas empire auquel, depuis deux générations, les travaux de toute une école historique dont P. de Palol, dans les Espagnes, est l'un des premiers représentants, ont donné un lustre suffisant pour qu'il en paraisse comme revalorisé, jusque dans le vocabulaire qui sert à le désigner. L'appellation d'antiquité tardive semble bien en effet avoir largement remplacé aujourd'hui l'ancienne nomenclature, basse antiquité ou bas empire : voir ainsi la récente revue créée à l'initiative de N. Duval, qui a tout uniment pris pour titre *Antiquité tardive*, et décline d'autre part dans les principales langues européennes cette expression sur sa couverture, ce qui prouve assez combien elle est désormais répandue et admise<sup>1</sup>. Tout succès a cependant son revers, et celui de ces deux mots n'échappe pas à la règle, au même titre d'ailleurs que l'appellation jumelle de "haut moyen âge" auxquels ils sont souvent accolés, car sous les termes d'antiquité tardive et de

<sup>1</sup> *Antiquité tardive*, Brepols éditeur, trois volumes parus (1993, 1994 et 1995).

haut moyen âge, les auteurs peuvent évoquer, selon leurs pays d'origine ou les régions qu'ils étudient, des périodes assez différentes ; aussi une précision chronologique n'est-elle pas superflue. Pour ma part, j'opterai ici pour l'intervalle le plus large : du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle.

Reste à définir aussi mon champ d'étude. Pour une période dont la caractéristique majeure est l'effacement de l'empire et la progressive émergence de royaumes qui dessinent, de façon fluctuante et encore inchoative, toute une géographie nouvelle, ce serait assurément chose assez malaisée, si le thème de notre Congrès n'invitait à retenir comme référent les cadres de l'administration impériale — donc, dans le cas présent, ceux de l'antiquité tardive. Par Gaule méridionale, j'entendrai donc le diocèse des Sept provinces, dont les limites coïncident d'ailleurs, ou peu s'en faut, avec celles de l'Aquitaine, la Narbonnaise et les Alpes Maritimes augustéennes : elles touchent au nord à la Loire et au lac de Genève, à l'est aux Alpes, à l'ouest à l'Océan et au sud à la Méditerranée et aux Pyrénées, qui séparaient les Sept provinces du diocèse des Espagnes. Séparation provisoire d'ailleurs, car tandis que dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, les régions à l'est du Rhône passaient sous la domination des Burgondes et des Ostrogoths, au sein du royaume Wisigoth, on le sait, une communauté de destin devait unir alors au contraire, au moins pour un temps, le reste du diocèse aux Espagnes. C'est assez pour justifier le choix de ce thème, car traiter de ces terres et cette période, c'est bien un peu évoquer ici toute une histoire commune, à la connaissance de laquelle P. de Palol a apporté la contribution que l'on sait.

Pour brosser une telle histoire, d'autres seraient cependant mieux qualifiés que moi, et c'est pourquoi mon intervention sera moins celle d'un historien que d'un archéologue, c'est-à-dire d'un homme conduit par nécessité à chercher sa provende par delà des frontières souvent fluctuantes, et habitué par l'expérience à n'accorder qu'après due vérification à ces frontières et, plus généralement, à tout événement militaire ou diplomatique, l'importance que leur donne l'histoire politique quand elle est tributaire des seules sources littéraires. En quoi — on ne s'en étonnera guère — je me montrerai fidèle à l'enseignement de P.-A. Février, et singulièrement à son approche du Midi — le Midi méditerranéen surtout —, telle qu'elle ressort d'un article pourtant

vieux de plus de quinze ans maintenant<sup>2</sup>, mais qui s'est révélé assez fécond pour servir encore aujourd'hui d'inspiration à une nouvelle génération de chercheurs<sup>3</sup>. Comme lui, je m'efforcerai donc moins de dresser un tableau achevé que d'évoquer, à partir surtout de recherches récentes, les nouvelles données de la problématique, et pour ligne conductrice, je retiendrai également une épigraphe, *uetera et noua*, qui lui était particulièrement chère, sans doute à la fois parce qu'elle renvoie explicitement à ces Écritures chrétiennes dont le succès dans les esprits constitue l'un des grands traits du temps, et parce que s'il est une période à placer sous le double signe de la continuité et du changement, c'est bien celle de l'antiquité tardive.

\*  
\*       \*

Autant commencer à le vérifier par les villes, qui constituaient pour les Anciens le symbole même de leur civilisation, en prêtant d'abord attention au réseau des agglomérations les plus importantes, pour lequel la variété des sources disponibles permet de retracer au moins les grandes lignes d'une évolution. Par la *Notitia Galliarum*, on connaît en effet l'organigramme administratif des Sept provinces, qui reflète certainement l'essentiel de ce qu'était ce réseau au sortir de cette "crise du III<sup>e</sup> siècle" sur laquelle j'aurai plusieurs fois l'occasion de revenir. Or, la carte que l'on peut dresser à partir de ce document ne recouvre pas exactement celle que l'on connaît, ou restitue, pour le début de l'empire. En sont absentes des villes qui furent des cités, comme Glanum, probablement, au nord d'Arles, par exemple, tandis que d'autres *ciuitates*, qui ont été créées à des dates variables et souvent mal connues, apparaissent là pour la première fois (ainsi dans les Alpes, pour Genève, Grenoble, Sisteron, Gap ou Die, placées à la

<sup>2</sup> P.-A. Février, "Problèmes de l'habitat du Midi méditerranéen à la fin de l'Antiquité et dans le haut Moyen Âge", dans *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 1978, p. 208-247 [reproduit dans *La Méditerranée de Paul-Albert Février*, Rome-Aix-en-Provence, 1996, p. 1059-1098].

<sup>3</sup> Voir ainsi l'article de C. Mercier et Cl. Raynaud, "L'habitat rural en Gaule méditerranéenne aux VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles — Approche régionale et étude de cas", dans *L'habitat rural au haut moyen âge, Actes des XIV<sup>e</sup> journées internationales d'archéologie mérovingienne, Guiry en Vexin, 1993*, Rouen, 1995, p. 193-206, qui débute précisément par une référence à l'article cité à la note précédente.

tête de circonscriptions nées du démembrement des très vastes territoires des Voconces et des Allobroges) et qu'en d'autres cas encore, on hésite à situer le chef lieu de cités que le document mentionne sous le seul nom de leur peuple (à Saint-Paulien ou au Puy chez les Vellaves, Javols ou Mende chez les Gabales, par exemple) ; enfin, sont également présentes des agglomérations, *portus* ou *castra*, qui n'avaient pas rang de *ciuitas*. L'essentiel des villes que l'archéologie ou l'épigraphie permettent de tenir comme importantes au haut empire se retrouvent bien ainsi sur la liste, de sorte que dans cette évolution qui se traduit surtout par un morcellement du territoire des anciennes cités, on verra moins un signe d'une certaine crise du fait urbain qu'un souci de bonne administration qui a conduit à la promotion d'agglomérations dites secondaires ou intercalaires, comme on voudra.

Cette interprétation paraît d'autant plus recevable, à rapprocher la *Notitia* d'autres sources administratives, d'origine ecclésiastique cette fois : celles qui nous font connaître les villes épiscopales, dont la liste est plus fournie encore. À cause de l'usage qui avait conduit l'Église, dès le concile de Nicée, à calquer son organigramme sur celui de l'empire, on retrouve bien en effet parmi ces évêchés l'ensemble des *ciuitates* de la série précédente, mais on note également la présence d'autres agglomérations, dont certaines étaient d'ailleurs absentes de la *Notitia* : des *castra*, comme Uzès, par exemple au nord de Nîmes, et surtout des *portus*, tels Nice ou Toulon à l'est du Rhône, Agde ou Maguelone à l'ouest. De telles promotions, qui répondaient au souci de l'Église de quadriller soigneusement le territoire, témoignent évidemment aussi, même si nous avons quelque peine à le mesurer précisément, d'un certain dynamisme urbain. Et il en va de même, probablement, jusque pour ces transferts d'évêchés que l'on constate ou suppose entre Cimiez et Nice, Carpentras et Venasque, Alba et Viviers ou Javols et Mende par exemple. Certes, on a longtemps vu dans ces déplacements de la résidence épiscopale un certain effacement des *ciuitates*, et, partant, du réseau urbain traditionnel, mais au travers de ces modifications de la carte administrative, qui sont d'ailleurs mineures et non exemptes de repentirs, on peut au contraire retenir surtout à nouveau l'émergence de villes intercalaires, dont certaines, peut-être, n'avaient rien à envier aux *ciuitates*. Voir ainsi, pour la Gaule du Nord, il est vrai, le cas de Dijon, dont Grégoire de Tours, au vu de son importance, s'étonnait qu'elle ne fût point une cité, et dans laquelle vinrent finalement s'établir les évêques de

Langres<sup>4</sup>. On comprendra dans ces conditions que l'accord se fasse désormais pour insister sur la solidité d'ensemble du réseau urbain en Gaule méridionale, d'autant que, sauf en Novempopulanie sans doute, la plupart de ces villes sont bien restées, au moyen âge et jusqu'à nos jours, des agglomérations proprement urbaines<sup>5</sup> : les fouilles, du coup, y sont difficiles et toujours ponctuelles, ce qui n'aide guère à mesurer les transformations pendant la période qui nous occupe. Car cette permanence d'ensemble du réseau urbain pendant toute l'antiquité tardive ne signifie pas, naturellement, que les villes n'aient pas elles-mêmes été profondément transformées pendant la période.

L'un des signes majeurs de ces transformations, celui auquel la recherche ancienne a certainement été le plus sensible<sup>6</sup>, tient au nombre croissant de villes remparées à partir des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Pendant l'antiquité tardive plus encore peut-être que sous le haut empire, le rempart fut bien, de ce fait, le symbole même de la ville : avant tout autre chose, c'est l'existence d'une forte muraille qui poussait Grégoire de Tours, dans l'exemple que je citais à l'instant, à considérer Dijon à l'égal d'une *ciuitas*, et de façon également significative, sur les vignettes de la *Notitia dignitatum* comme dans les représentations de la Jérusalem céleste sur les arcs triomphaux des basiliques chrétiennes, tout au long de l'*Ordo urbium nobilium* d'Ausone comme dans bien d'autres poèmes du temps, la ville est réduite pour l'essentiel à ses murs. L'éclat de cette iconographie, comme la ferveur de tous les *elogia* littéraires invitent à porter sur les remparts un autre regard que celui que l'on jetait, naguère encore, sur eux, à considérer surtout les éléments d'édifices antiques remployés dans leurs fondations. Ce ne sont point des constructions décidées et édifiées à la hâte, sous la pressante menace de l'ennemi ; tout suggère au contraire qu'ils procèdent d'un projet à la fois soigneusement pesé et large-

<sup>4</sup> Grégoire de Tours, *Hist.*, III, 19.

<sup>5</sup> Pour une présentation d'ensemble des cités de Novempopulanie, consulter la thèse de V. Souilhac, pour l'instant à l'état de manuscrit dactylographié, *Les villes de Novempopulanie dans l'antiquité tardive (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles)*, Bordeaux, 1995 ; pour une étude du réseau urbain de l'ensemble des Gaules (et non de la seule Gaule méridionale), de la conquête à l'époque carolingienne, on renverra aux analyses, désormais classiques, de l'*Histoire de la France urbaine* publiée sous la direction de G. Duby, t. I, *La ville antique*, Paris, 1980.

<sup>6</sup> On songera notamment, bien sûr, à l'ouvrage de F. Lot, *Recherches sur la population et la superficie des cités remontant à la période gallo-romaine*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1969.

ment échelonné dans le temps, qui est loin d'ailleurs, quoi qu'on en ait pensé, d'avoir affecté le gros des cités de la région.

De ce point de vue, restent largement valables, pour le Sud-Est en particulier, les analyses critiques de P.-A. Février, qui s'était fait le pourfendeur infatigable de ces "enceintes réduites" chères à une historiographie traditionnelle qui s'est souvent appuyée sur quelques vestiges indatables et, plus souvent encore, sur le simple examen des plans urbains. Car si l'existence de telles enceintes n'est guère niable, leur datation paraît moins relever ici de l'antiquité tardive que du moyen âge, et parfois d'un moyen âge assez avancé : ainsi à Arles, qui avait sans doute gardé pendant l'antiquité tardive son ancien rempart, d'ailleurs ostentatoirement restauré par Théodoric<sup>7</sup>, mais aussi à Carpentras, par exemple, qui était probablement restée alors une ville ouverte<sup>8</sup> ; ce qui n'exclut pas, évidemment, la construction de quelques enceintes nouvelles, comme à Grenoble, où le rempart est sûrement daté de la Tétrarchie par les inscriptions de ses portes<sup>9</sup>, mais également à Gap ou Die, par exemple, pour lesquelles la chronologie est plus problématique<sup>10</sup>. Pour des raisons géo-stratégiques évidentes, les choses étaient cependant sans doute un peu différentes dans le Sud-Ouest, à en juger en tout cas par l'enquête d'envergure de L. Maurin, qui invite à reconnaître dans la région deux types distincts de remparts : d'abord, la corolle septentrionale formée par les enceintes de Bourges, Poitiers, Saintes, Périgueux et Bordeaux, ces "mastodontes de pierre" qui relevaient sans doute de la défense en profondeur du territoire gaulois au III<sup>e</sup> siècle ; ensuite, la plupart des enceintes plus méridionales, à la fois beaucoup plus réduites et plus tardives dans l'ensemble, qui auraient visé pour leur part à défendre au mieux un territoire durement éprouvé par les invasions du début du

<sup>7</sup> Cassiodore, *Variar*, III, 44.

<sup>8</sup> Voir sur ce point le jugement de Jacques Biarne dans sa notice "Carpentras", dans N. Gauthier et J.-Ch. Picard éd., *Topographie chrétiennes des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle* [cité désormais *Topographie chrétienne* ], III, *Provinces ecclésiastiques de Vienne et d'Arles (Viennensis et Alpes Graia et Pæninæ)*, Paris, 1986, p. 105.

<sup>9</sup> *CIL*, XII, 2229.

<sup>10</sup> Pour ces deux enceintes et le caractère problématique d'un rapprochement avec Grenoble, voir les analyses prudentes de P.-A. Février dans *Topographie chrétienne*, II, *Provinces ecclésiastiques d'Aix et Embrun (Narbonensis Secunda et Alpes Maritimæ)*, Paris, 1986, p. 50 pour Gap et *ibid.*, III, p. 64 pour Die.

V<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup> (fig. 1). De l'aveu même de son auteur, ce schéma reste très général, et comme les recherches vont vite en la matière, il conviendrait déjà de le nuancer au vu de découvertes plus récentes<sup>12</sup> ; mais il est sans doute largement opératoire, et l'on en retiendra surtout ici la vision qu'il fournit de ces remparts : celle de constructions soignées, dignes dans l'ensemble des textes et les illustrations qu'en donnent les contemporains. Les remplois, qui avaient tant frappé nos prédécesseurs, ne sauraient donc renvoyer à l'image de villes qui auraient sacrifié sur l'instant l'essentiel de leur parure monumentale pour prix de leur sécurité ; ils existent cependant, et sont bien signes d'une désaffectation certaine, mais peut-être plus ancienne qu'on ne le pense souvent, de monuments, publics ou privés<sup>13</sup>, ce qui montre, indéniablement, que l'antiquité tardive a bien été marquée par une autre façon d'habiter la ville, d'ailleurs assez malaisée à appréhender.

La chose est d'autant plus embarrassante que la question est d'importance ; mais à essayer de la résoudre, ou même seulement de la formuler, on est conduit à une véritable aporie. En veut-on un exemple ? On retiendra celui d'Aix-en-Provence, dont la topographie est marquée par l'existence, autour d'un centre à l'urbanisme réglé et d'ailleurs relativement étriqué, de secteurs périphériques occupés au contraire pour l'essentiel par de vastes maisons de notables. Or, dans l'ensemble, ces maisons paraissent

<sup>11</sup> L. Maurin, "Remparts et cités dans les trois provinces du Sud-Ouest de la Gaule au Bas-Empire (dernier quart du III<sup>e</sup> siècle-début du V<sup>e</sup> siècle)", dans *Villes et agglomérations urbaines du Sud-Ouest de la Gaule-Histoire et archéologie, Deuxième colloque Aquitania : Bordeaux, 13-15 septembre 1990, Sixième supplément à Aquitania*, Bordeaux, 1992, p. 365-389.

<sup>12</sup> Ne fût-ce qu'à cause de la présence désormais certaine, ou hautement probable, de remparts dans de nouvelles cités comme Bazas ou Saint-Lizier par exemple : on renverra sur ce point aux Actes à paraître du *Troisième Colloque Aquitania, Toulouse, 1995 : La civilisation urbaine de l'antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule*.

<sup>13</sup> Pour les monuments privés, on pensera notamment aux mausolées, dont les éléments en remploi sont particulièrement nombreux, par exemple, dans les fondations de l'enceinte tardive de Toulouse (voir ainsi la communication de G. Baccrabère et A. Badie au Colloque cité à la note précédente) ; il pouvait en aller pour eux comme pour ceux qui ont été retrouvés dans les fondations de l'enceinte tardive de Nîmes, par suite probablement d'un abandon déjà ancien de la nécropole, qui est sans doute consécutif à une extension de l'habitat : Cl. Raynaud, "Note sur la démolition des monuments funéraires de Nîmes au IV<sup>e</sup> siècle", dans *Archéologie en Languedoc*, 5, 1982-1983, p. 135-148, et spécialement p. 147.

très largement abandonnées dès le courant du III<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup> ; en quoi Aix est bien exemplaire d'une situation qui se retrouve très largement en Narbonnaise, comme l'a montré un récent colloque sur les maisons urbaines de cette province<sup>15</sup>, et, plus largement aussi, dans l'ensemble de la Gaule méridionale : songer ainsi pour le Sud-Ouest au cas de Poitiers, où des sites dont la chronologie est assurée parce qu'ils ont été récemment fouillés, paraissent au moins partiellement désertés à partir des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles<sup>16</sup>. Le phénomène est trop connu pour qu'on s'y attarde : on sait d'ailleurs qu'il figure comme document privilégié au dossier de ce que l'on appelle communément la "crise du III<sup>e</sup> siècle". Si l'on a choisi de l'illustrer à partir de l'exemple d'Aix, c'est à cause du devenir ultérieur de cette ville, qui est indiquée comme métropole de la nouvelle province de Narbonnaise Seconde dans la *Notitia Galliarum* : ainsi, la cité a été promue au moment même où elle apparaît largement désertée, et à la fin du V<sup>e</sup> siècle encore, en un temps où l'archéologie ne révèle plus guère que des tranchées d'épierrement à l'emplacement des *domus* du haut empire, elle restait suffisamment florissante cependant pour que Sidoine Apollinaire la tienne alors pour une seconde Baïes<sup>17</sup>. On en déduira que ces tranchées sont moins signe d'une irrémédiable décadence que d'une profonde mutation de l'urbanisme, au même titre d'ailleurs que les "couches noires" qui se rencontrent dans des villes plus nordiques, et passent désormais, aux yeux de bien des chercheurs, pour un autre signe distinctif de l'antiquité tardive : à leur façon, en effet, elles témoignent bien aussi d'une longue fréquentation des sites. Mais faute de connaître, à Aix-en-Provence comme dans la plupart des autres villes, l'habitat ou les monuments pour la construction desquels les bâtiments désaffectés de l'époque classique ont servi de carrière, on n'est guère plus avancé pour autant.

<sup>14</sup> Pour la topographie d'Aix pendant l'antiquité tardive, voir J. Guyon, "Aix", dans *Topographie chrétienne*, II, p. 22-23.

<sup>15</sup> *La maison urbaine en Gaule Narbonnaise et dans les provinces voisines, Actes du Colloque d'Avignon, 11-13 novembre 1994, Documents d'archéologie Vauclusienne*, 6, Avignon, 1996.

<sup>16</sup> Dans l'attente de la parution du volume de la *Topographie chrétienne* consacré à l'Aquitaine Seconde, voir, pour Poitiers, les commodes notices rassemblées dans le catalogue d'une exposition présentée en 1990 au musée Sainte-Croix, *Romains et Barbares entre Loire et Gironde - IV<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles*, Poitiers, 1990, spécialement p. 162-163 pour la topographie chrétienne.

<sup>17</sup> Sidoine Apollinaire, *Carm.*, XXIII, v.13.



Il est pourtant des cas un peu moins défavorables, comme celui d'Arles par exemple, où des recherches récentes ont mis en évidence une large utilisation des monuments publics pour y aménager des habitations : dans le cirque d'abord, où les alvéoles ont été systématiquement occupées par des maisons qui débordaient d'ailleurs sur l'espace alentour ; sous les portiques du forum ensuite, où l'enquête a été trop ponctuelle pour que l'on sache, en ce cas, si le lotissement a été aussi rationnellement organisé. Or, même si les fouilleurs ont rapporté ces installations à des mesures d'urgence prises pour faire face à un afflux de population consécutif au transfert de la préfecture du prétoire dans la ville au début du V<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>, on tient là sans doute les premiers témoins d'un nouveau type d'habitat qui s'est ensuite généralisé, à en juger par le devenir ultérieur d'autres édifices publics de la région, théâtres et amphithéâtres par exemple, qui apparaissent au moyen âge comme de véritables quartiers urbains. Ce qui ne signifie pas pour autant que ces monuments aient dès l'abord été désaffectés : la piste du cirque d'Arles a longtemps continué à servir, jusque peut-être pour les courses données par les souverains francs à leur entrée dans la ville au début du VI<sup>e</sup> siècle, et à pareille époque encore, l'évêque Césaire tonnait contre ses ouailles, plus attirées par leurs jeux et ceux de l'amphithéâtre que par la célébration de l'eucharistie<sup>19</sup>. Et le sort nouveau réservé à ces édifices publics n'impliquait pas non plus l'abandon de toute architecture monumentale : témoin, cette fois, l'exemple de Toulouse, où l'on a fouillé naguère, en lisière du rempart, les restes d'un grand édifice à l'identification encore discutée (fig. 2) : on y a vu les restes possibles d'un palais des rois wisigoths, une interprétation que l'on accueillera avec prudence au vu d'une fouille toute récente qui a livré, hors les murs, mais à proximité immédiate de la ville, les restes d'un bâtiment aussi soigné et sans doute aussi

<sup>18</sup> Voir notamment les contributions de Cl. Sintès au catalogue d'exposition *Carnets de fouille d'une presqu'île*, *Revue d'Arles*, n° 2, Arles, 1990 et surtout son article "La réutilisation des espaces publics à Arles : un témoignage de la fin de l'antiquité", dans *Antiquité tardive*, 2, 1994, p. 181-192.

<sup>19</sup> Pour le cirque, voir le témoignage de Procope, III, 32, 2-5 mais aussi celui de Césaire, *Serm.* 61, 3, qui fait également allusion à l'amphithéâtre.

monumental que le premier<sup>20</sup>. Du moins ces trouvailles invitent-elles à inscrire décidément dans la longue durée l'histoire de Toulouse antique, et c'est pourquoi le groupe de travail qui s'est donné pour tâche de rééditer et compléter la thèse homonyme de M. Labrousse<sup>21</sup> a choisi de donner pour terme à son étude, non plus l'installation des Wisigoths, mais celle des Francs dans cette ville. Et autant vaut, plus largement encore, pour une ville comme Marseille, où les fouilles ont montré que l'installation d'un modeste habitat sur une partie de l'ancien port envasé n'impliquait nullement la fin du commerce et des activités portuaires, car les importations venues de tout le bassin méditerranéen n'ont guère cessé ici jusqu'en ce VII<sup>e</sup> siècle auquel nous avons borné cette étude<sup>22</sup>.

La portée de ces quelques exemples reste pourtant limitée. D'abord parce que, même dans ces villes, nos connaissances restent trop fragmentaires pour autoriser une quelconque appréciation d'ensemble sur leur urbanisme. Que l'on ait ainsi reconnu à Marseille une certaine extension de l'habitat à l'extérieur du rempart n'implique rien, évidemment, sur la situation *intra muros*, où l'on imaginera volontiers pendant des friches plus ou moins importantes, qui donnaient à la topographie urbaine cette configuration "en peau de léopard" bien caractéristique de la ville de l'antiquité tardive (mais peut-être aussi, plus généralement, de toute ville antique<sup>23</sup>). Et surtout, Marseille, Arles et Toulouse, étaient véritablement des cités d'exception, capitale royale pour l'une, siège de l'administration romaine, puis

<sup>20</sup> Sur le possible "palais royal" fouillé en 1988 sur le site de l'hôpital Larrey, consulter provisoirement la notice de R. de Filippo, "Le grand bâtiment de l'antiquité tardive", dans le catalogue de l'exposition organisée par le musée Saint-Raymond, *Archéologie toulousaine, antiquité et haut moyen âge, découvertes récentes (1988-1995)*, Toulouse, 1995, p. 61-64 ; l'autre bâtiment, d'ailleurs très proche par sa localisation aussi, est encore en cours de fouille par les soins de Q. Cazes.

<sup>21</sup> M. Labrousse, *Toulouse antique des origines à l'établissement des Wisigoths*, Paris, 1968.

<sup>22</sup> En attendant la publication de la thèse d'envergure que S. Loseby a consacrée à Marseille pendant l'antiquité tardive et le haut moyen âge, on consultera l'article de M. Bonifay (avec la collaboration de J.-P. Pelletier), "Éléments d'évolution des céramiques de l'antiquité tardive à Marseille d'après les fouilles de la Bourse (1980-1981), dans *Revue archéologique de Narbonnaise*, 16, 1983, p. 285-346, ainsi que les notices du même auteur dans le catalogue d'exposition *Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale*, Paris, 1986, spécialement p. 39-41.

<sup>23</sup> On renverra sur ce point aux remarques présentées par J. Guyon, B. Boissavit-Camus et V. Souilhac dans une relation, "Le paysage urbain d'après les textes et l'archéologie", présentée au récent colloque d'*Aquitania* signalé à la note 12.

de la préfecture ostrogothique pour la seconde, place commerciale si importante pour la dernière que les souverains Francs la tinrent un temps indivise lors de leurs partages successoraux pour mieux en partager aussi les revenus. On ne saurait donc tirer de ces quelques villes un tableau de la ville de l'antiquité tardive dans le diocèse des Sept provinces, quand il y avait, dans ce diocèse, *des* villes, et fort diverses, entre lesquelles existait toute une hiérarchie implicite dont les Anciens eux-mêmes avaient d'ailleurs une claire conscience : ainsi quand Paulin de Nole brocardait la poisseuse cité des Boïens, pour mieux lui opposer la splendeur de Bordeaux<sup>24</sup>, ou quand l'évêque d'Albi dépeignait sa ville épiscopale comme une *ciuitatula*<sup>25</sup>, et l'auteur de la *Passio* de saint Privat, Mende comme un *uiculus*<sup>26</sup>.

De tels diminutifs se passent de commentaires ; pour autant, servaient-ils seulement à situer une ville sur l'échelle des autres villes d'une région, ou traduisaient-ils également, à leur façon, l'écart entre de modestes agglomérations intercalaires tardivement promues au rang de cités, et ce que les cités majeures des Sept provinces conservaient encore comme témoins d'une plus longue histoire urbaine ? Cet écart était sûrement bien perceptible en effet pour les contemporains, même lorsque des enceintes réduites avaient taillé dans le vif du tissu urbain du haut empire, laissant à l'extérieur des murs des monuments majeurs, comme à Bordeaux, par exemple, pour le forum, les "Piliers de Tutelle", ou encore l'amphithéâtre, ou "palais Gallien"<sup>27</sup>. Ainsi s'explique d'ailleurs la configuration particulière des villes de l'antiquité tardive dans la région, qu'on ne saurait réduire, au moins pour les plus importantes, à la seule aire de leurs enceintes réduites : comme l'a bien montré une synthèse classique sur l'Aquitaine, elles poussaient hors les murs des pseudopodes, plus ou moins étendus selon les

<sup>24</sup> Paulin de Nole, *Carm.*, X, v. 239-241.

<sup>25</sup> Lettre de Constantius d'Albi dans Desiderius de Cahors, *Ep.*, II, 5, *MGH, Ep.*, III, p. 211, citée par F. Prévot dans sa notice "Albi", dans *Topographie chrétienne*, VI, *Province ecclésiastique de Bourges (Aquitania Prima)*, Paris, 1989, p. 54.

<sup>26</sup> *Passio S. Privati* (*BHL*, 6932), III, éd. F. Remize, *Saint-Privat, évêque du Gévaudan*, Mende, 1910, p. 89 : cité par F. Prévot, *ibid.*, p. 82.

<sup>27</sup> Dans l'attente de la parution du volume de la *Topographie chrétienne* consacré à l'Aquitaine Seconde, on se reportera pour Bordeaux, au livre de R. Etienne, *Histoire de Bordeaux*, I, *Bordeaux antique*, Bordeaux, 1962, ainsi qu'aux développements suggestifs consacrés à cette ville dans l'ouvrage collectif dirigé par L. Maurin, J.-P. Bost et J.-M. Roddaz, *Les racines de l'Aquitaine, vingt siècles d'histoire d'une région*, Bordeaux, 1992, p. 160-171 et 189-190.

aléas de la conjoncture<sup>28</sup>. De cette situation, Grégoire de Tours a d'ailleurs sans doute donné, pour la fin du VI<sup>e</sup> siècle, la meilleure illustration quand il décrit le siège de *Conuenae* — aujourd'hui Saint-Bertrand de Comminges— par les troupes du roi Gontran en 585 : au pied de la butte couronnée de remparts à laquelle il réserve surtout son attention, la plaine où s'étendait l'essentiel de l'agglomération du haut empire lui apparaît alors comme une *suburbana urbis campania*<sup>29</sup>, quelque chose qui n'était plus tout à fait la ville, et point encore la pleine campagne. Ce qui montre, d'ailleurs, combien restait encore opératoire, même à cette date, la distinction fondamentale entre la ville et ces campagnes vers lesquelles il convient maintenant de se tourner.

\*

\*      \*

En ce domaine, au moins autant, et peut-être plus que pour les villes, les données de l'archéologie viennent heureusement tempérer les témoignages souvent très noirs —trop noirs— fournis par les sources littéraires. Témoin, la vision catastrophiste qu'offre des Gaules en général, et de la région en particulier, au lendemain des invasions du début du V<sup>e</sup> siècle, un texte comme le *Poème sur la Providence de Dieu* : "Si l'Océan avait débordé tout entier sur les campagnes des Gaules, il resterait encore quelque chose de plus après cette inondation : le bétail et les semences font défaut ; il n'y a plus de place pour l'olivier ni pour la vigne ; les ravages du feu et de l'eau ont dévasté, sur les domaines, les bâtiments ; spectacle plus triste encore, certains, depuis cette époque, sont demeurés inhabités!<sup>30</sup>". Pour prendre toute la mesure du désastre, il suffira de rapprocher ce témoignage du tableau, justement célèbre et si souvent cité, que Salvien a dressé, dans son *Gouvernement de Dieu*, du Midi atlantique à la veille de l'invasion : pour lui, on le sait, "l'Aquitaine et la Novempopulanie étaient comme la moelle de toutes les Gaules, la source de la complète fécondité (...), si bien

<sup>28</sup> M. Rouche, *L'Aquitaine, des Wisigoths aux Arabes (418-781 - Naissance d'une région*, Paris, 1979, p. 298 par exemple.

<sup>29</sup> Grégoire de Tours, *Hist.*, VII, 35.

<sup>30</sup> *Carmen de Providentia*, v. 32-40, traduction P. Courcelle.

que les maîtres de cette terre semblaient posséder moins une portion de sol terrestre qu'une image du Paradis<sup>31</sup> — et c'est bien, on s'en doute, pour avoir mésusé de ce Paradis que ses habitants en furent dépossédés par les Barbares. Or, l'archéologie permet de négliger, au moins pour un temps, des césures même aussi fermement marquées par les contemporains, pour leur préférer une approche inscrite dans la longue durée, qui conduit à mieux faire le départ entre "tendances lourdes" et aléas de la conjoncture, comme diraient les économistes.

Autant en rester au Sud-Ouest pour commencer à le vérifier, parce que cette région constitue, on le sait, un véritable cas d'école quand il s'agit d'illustrer les grandes *uillæ* de l'antiquité tardive, ce qui suffit d'emblée à éclaircir quelque peu le noir tableau brossé par l'auteur du *De providentia*. Le plus important, cependant, n'est pas là, mais bien dans le fait que la recherche récente invite, en certains cas au moins, à inscrire ces *uillæ* dans une longue histoire, en montrant qu'elles ont directement succédé à des établissements importants du haut empire, ou ont été implantées à proximité immédiate : ainsi par exemple à Plassac pour le premier cas de figure, ou à Labastide d'Armagnac pour le second<sup>32</sup>. Si l'on ajoute qu'il est également permis de s'interroger sur les données, souvent tributaires de fouilles anciennes, qui font grand cas de l'absence de céramique du III<sup>e</sup> siècle sur bien des sites, les effets de la "crise du III<sup>e</sup> siècle" chère à l'historiographie traditionnelle devront donc être réduits à de plus justes dimensions dans les campagnes de la région, d'autant qu'au témoignage de Salvien, on devra ajouter ceux d'Ausone ou d'Ammien Marcellin, par exemple, qui attestent bien eux aussi, pour le IV<sup>e</sup> siècle, d'une prospérité retrouvée. Cela ne nous étonnera guère, après ce qui a déjà été dit pour les villes, mais il y a plus : les données désormais disponibles suggèrent également que ces *uillæ* ont également duré beaucoup plus longtemps qu'on ne l'a dit souvent, preuve supplémentaire, s'il en était besoin, que les invasions, et leur cortège de destructions et d'expropriations, n'ont pas durablement affecté le système domanial. On songera en particulier à ce propos aux indications fournies par les pavements en mosaïque que les recherches récentes, celles de C.

<sup>31</sup> Salvien, *De gubernatione Dei*, VII, 2, 8, d'après la traduction de G. Lagarrigue.

<sup>32</sup> Ces références sont empruntées à la commode synthèse donnée par *Les racines de l'Aquitaine* (déjà cité à la note 27), p. 121

Balmelle en particulier, invitent à rajeunir, parfois de façon considérable : ainsi par exemple à Sorde l'Abbaye, où les derniers tapis de sol, dont la facture assez grossière tranche fortement, il est vrai, sur le raffinement des siècles précédents, peuvent être assignables aux VI<sup>e</sup>, voire VII<sup>e</sup> siècles<sup>33</sup>.

Le paysage des campagnes du Sud-Ouest a donc été durablement marqué par des demeures fastueuses, pour l'aménagement desquelles les architectes et les décorateurs ont rivalisé d'ingéniosité, multipliant les variations sur le thème du péristyle cher à l'architecture hellénistique ou romaine, pour en tirer parfois —songer à Saint-Emilion— des effets véritablement monumentaux, assez proches par leur esprit de ce que l'on connaît en Gaule du Nord, ou recourant au contraire à des schémas plus originaux, qui distribuent les fonctions en différents bâtiments, comme, par exemple, à Nérac<sup>34</sup>. Et comme les remparts de l'antiquité tardive nous ont paru, il y a peu, bien dignes, dans l'ensemble, de l'appréciation flatteuse qu'en avaient les contemporains, de la même façon, ces quelques fouilles donnent une coloration particulière aux récits qui nous ont été laissés du mode de vie de l'aristocratie du temps, également partagée entre la gestion de ses affaires et l'indispensable *otium* rural qui lui permettait d'afficher son rang. On pensera, bien sûr, à Sidoine Apollinaire pour le V<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>, mais à la fin du siècle suivant encore, les accents de Venance Fortunat ne sont guère différents, à cette nuance près que les poèmes qu'il a consacrés aux *uillæ* de l'évêque Leontius de Bordeaux, par exemple, célèbrent volontiers, non des demeures de famille, mais bien des restaurations ou des recreations sur des sites abandonnés de longtemps<sup>36</sup>. On verra là une invitation à tempérer quelque peu l'impression de parfaite continuité sur laquelle on a surtout voulu insister jusqu'à présent, d'autant que d'autres indices vont bien dans le même sens.

Ainsi pour ces sources, d'origine ecclésiastique le plus souvent, qui nous font connaître, par des donations d'importance, des concentrations de

<sup>33</sup> C. Balmelle, *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, IV, *Aquitaine* - 2, Paris, 1987, p. 43-50 : peut-être pour le n° 176 et sûrement pour les n°s 178-180.

<sup>34</sup> Voir les plans donnés dans *Les racines de l'Aquitaine*, p. 127-128.

<sup>35</sup> Et notamment, bien sûr, à la célèbre description du *burgus* de Pontius Leontius, *Carm.*, XXII.

<sup>36</sup> Venance Fortunat, *Carm.*, I, XVIII-XX.

propriétés qui paraissent bien avoir marqué l'extrême fin de l'antiquité tardive dans la région : elles attestent de domaines qui couvrent jusqu'à 3 ou 4.000 hectares, des superficies qui se passent de commentaire, surtout si on les rapproche de l'honnête domaine de 300 hectares environ qu'Ausone possédait deux siècles auparavant, dans son cher Bazadais<sup>37</sup>. Ces chartes documentent bien une certaine crise d'un système d'exploitation du sol dont les grandes *uillæ* sont dans la région le signe le plus tangible, d'autant qu'elles mentionnent aussi des installations désertées, mais il ne faudrait pas en conclure pour autant à un abandon généralisé des campagnes. Le montrent assez d'autres recherches, qui ont essayé, à défaut de témoignages archéologiques plus explicites, de reconstituer les principales étapes de la création du réseau des paroisses, dont la carte recoupe évidemment, ou à peu près, celle du peuplement rural : pour les diocèses de Bordeaux et de Bazas, elles attestent non seulement de la solidité de ce peuplement pendant toute l'antiquité tardive, mais surtout de sa survie jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, aussi bien d'ailleurs sur des sites anciennement occupés par des villas que sur d'autres encore, ce qui suggère l'existence de tout un réseau intercalaire encore mal connu<sup>38</sup>. Les choses seraient sans doute à nuancer et à préciser, et ce qui vaut pour l'estuaire de la Gironde ne vaut sans doute pas au même degré pour le piémont pyrénéen, mais c'est assez pour éviter de verser dans un catastrophisme excessif.

Autant vaut pour l'autre Midi, le Midi méditerranéen, dont le visage est un peu différent, ne fût-ce que parce qu'il a moins été marqué, sans doute, par le phénomène des grandes villas aristocratiques, même si celles-ci n'en étaient point absentes : après tout, les correspondants de Sidoine Apollinaire n'étaient pas tous localisés dans le Sud-Ouest, il avait aussi des amis dans la région de Nîmes, par exemple<sup>39</sup>. L'étude est ici facilitée parce qu'en Provence et plus encore en Languedoc, les recherches sur le monde rural ont connu depuis une décennie un développement considérable, dont rend heureusement compte une synthèse toute récente, qui reprend et prolonge des intuitions pionnières de Paul-Albert Février en la matière. Or, c'est bien sur la continuité qu'insiste avant toute chose ce travail déjà

<sup>37</sup> Pour plus de détails, voir *Les racines de l'Aquitaine*, p.141.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 144-146.

<sup>39</sup> Sidoine Apollinaire, *Ep.*, II, IX, V, mais aussi *Carm.*, XXIV.

cité<sup>40</sup>, à considérer d'abord le réseau de peuplement, toutes catégories confondues, des *uillæ* aux villages, en passant par les écarts. De façon significative, ces établissements restent fréquemment encore inscrits en effet dans la trame du parcellaire rural hérité du haut empire, sinon de la protohistoire, avec, comme dans le Midi aquitain, un indéniable *revival* pour le IV<sup>e</sup> siècle, au sortir d'une période de creux que l'on ne saurait tout uniment rattacher, dans ce cas non plus, à l'inévitable "crise du III<sup>e</sup> siècle" : les abandons que l'on constate aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles s'expliquent aussi pour partie en effet par l'incompressible taux d'échecs qui est le lot de toute entreprise, surtout lorsqu'elle est pionnière<sup>41</sup>. Mais surtout, les occupations se sont maintenues, dans l'ensemble, jusque très avant dans le temps : VI<sup>e</sup>, voire VII<sup>e</sup> siècle, sur des sites où les importations, en nette diminution dès le VII<sup>e</sup> siècle, restent pourtant attestées jusqu'au siècle suivant, sûrs témoins d'une économie agricole qui n'était pas uniquement vivrière, même à des dates aussi tardives.

Ce tableau comme arrêté pourra surprendre, tant l'on a longtemps considéré que le Midi méditerranéen avait été marqué à date basse par une évolution caractéristique, qui serait d'ailleurs plus le fait du haut moyen âge que de l'antiquité tardive : celle qui tient à l'occupation, ou la réoccupation généralisée de sites de hauteur. La chose n'est guère niable, même si le réexamen de fouilles anciennes comme celle de Lombren, dans le Gard, par exemple, dont la céramique est désormais datée des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, met bien en évidence que le phénomène a pu être parfois plus précoce qu'on ne l'a dit<sup>42</sup> : le perchement est bien attesté en effet à date basse, en Provence comme en Languedoc, surtout dans l'arrière pays. Mais il ne faudrait pas en faire une norme, tant la recherche récente montre que ces établissements de

<sup>40</sup> Voir la référence donnée *supra* à la note 3, mais également, pour une étude de cas particulièrement significative, L. Amblard, A. Girard et Cl. Raynaud, "Occupation du sol entre Lez et Vidourle : 1. L'habitat rural dans les cantons de Lunel et Mauguio (Hérault), du I<sup>er</sup> siècle avant au X<sup>e</sup> siècle de notre ère", dans *Actes du 110<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés savantes, Montpellier, 1985*, Paris, 1985, p. 139-159.

<sup>41</sup> On renverra sur ce point aux *Actes* sous presse d'une récente table ronde sur le III<sup>e</sup> siècle, qui a été tenue à La Baume lès Aix à l'automne 1995.

<sup>42</sup> Sur le site lui-même, voir la publication de J. Charmasson, "L'*oppidum* bas-rhodanien de Lombren", dans *Cahiers rhodaniens*, 9, 1962, p. 64-102 ; pour la datation de sa céramique, on se reportera à la contribution du groupe C.A.T.H.M.A.-Languedoc, "Céramiques languedociennes du haut moyen âge", dans *Archéologie du Midi médiéval*, 11, 1993, p. 111-228.



hauteur coexistaient avec d'autres sites de plaine, dont beaucoup, d'ailleurs, se sont maintenus jusqu'à nos jours (fig. 3), ce qui explique que les synthèses anciennes les aient souvent négligés, faute de prospections suffisantes pour attester de telles permanences : on vérifie par là cette loi plus générale qu'il ne faut pas accorder une importance excessive à une simple carte de sites fouillés, qui documente surtout des échecs ou des abandons<sup>43</sup>. Cela ne suffit pas seulement, d'ailleurs, à relativiser l'importance du perchement, mais permet aussi de faire justice des interprétations anciennes, qui voyaient dans ce phénomène une réponse à l'insécurité des *dark ages*, d'autant que les villages perchés peuvent indifféremment être ouverts ou remparés. Et la même remarque vaut pour les grottes, qui ont fréquemment été réoccupées elles aussi, à l'instar des *oppida* protohistoriques, pendant l'antiquité tardive, parfois peut-être comme lieux de culte pour des divinités chthoniennes<sup>44</sup>, et plus souvent, à coup sûr, comme habitats saisonniers.

Tous ces phénomènes procèdent bien, non d'une réponse à une conjoncture que l'on suppose arbitrairement médiocre ou catastrophique, mais d'une longue évolution que le rapide développement des recherches permettra sans nul doute de préciser et mieux interpréter dans un proche avenir. Mais il semble acquis dès à présent que comme l'antiquité tardive a été marquée par une nouvelle façon d'habiter la ville, elle a également connu de nouveaux modes d'exploitation du sol dans les campagnes, car les mêmes tranchées d'épierrement ou les mêmes fosses qui se retrouvent, ici comme là, pour attester de la fréquentation des sites anciens à date basse, relèvent bien d'une même explication : elles témoignent à la fois de la fin des *domus* urbaines et des *uillæ* rurales, dont la plupart, dans le Midi méditerranéen, ont été abandonnées, ou, au mieux, très partiellement utilisées<sup>45</sup>, mais également de l'existence à proximité de constructions nouvelles mieux adaptées à de nouvelles données économiques (mais plus difficiles à appréhender par l'archéologie), pour lesquelles ces anciens établissements ont servi de carrière. Pour les campagnes qui seules nous intéressent pré-

<sup>43</sup> Voir les exemples donnés par l'article cité à la note 3, p. 196.

<sup>44</sup> C'est l'hypothèse habituellement avancée à cause de l'abondance du mobilier trouvé sur des sites comme ceux de l'Hortus et de la Balme-Rouge dans l'Hérault, par exemple, dont on trouvera les références bibliographiques *ibid.*, p. 198.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 196-198.

sentement, il n'est donc pas faux de lire une telle évolution comme une crise, celle du système domanial, dont on a d'ailleurs déjà trouvé d'autres témoignages pour le Sud-Ouest ; mais c'est une crise qui a touché au seul mode de vie aristocratique, sur lequel l'attention ne saurait être exclusivement focalisée, même s'il passe, à juste titre, comme caractéristique de la civilisation antique et, partant, comme un excellent "marqueur" de la romanisation, si l'on peut emprunter ce terme aux biologistes.

Ce serait oublier en effet tout ce que l'empire avait conservé, aussi, de traditions plus anciennes, et le rappeler conduit à porter un autre regard sur l'habitat rural de l'antiquité tardive dans la région. Car s'il apparaît bien fruste à l'aune des *uillæ*, il soutient en revanche la comparaison, non seulement avec l'habitat protohistorique, mais aussi avec bien des établissements des premiers siècles de l'empire : dans le Midi méditerranéen, il s'inscrit, comme eux, dans une tradition millénaire. Pour ne prendre que cet exemple, dans l'éphémère village de Lombren, rien ne trahit les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles : la configuration de l'enceinte, la stricte ordonnance du bâti, l'intelligente utilisation de la topographie enfin pourraient être celles d'une agglomération protohistorique — et tout aussi bien, il est vrai, celles d'un village médiéval. Il ne faudrait pas cependant trop accuser les permanences, quand la période a été marquée aussi par des innovations : ainsi à Dassargues, dans le Gard, où ont été récemment identifiées les premières caves qui soit connues pour le Midi (fig. 4), alors que de tels équipements, on le sait, sont légion pour le Nord de la Gaule, où ils passent pour avoir été diffusés par les Germains. Avec les fouilleurs, on tiendra cependant ces modestes fonds de cabanes des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, non comme des témoignages d'un possible établissement wisigoth, mais comme un "premier élément à verser au dossier, encore indigent des formes d'acculturation consécutives aux 'grandes invasions' <sup>46</sup>", et si l'on a tenu à leur faire ici un sort particulier, c'est bien parce qu'ils attestent à leur façon, jusque dans les campagnes, de la fécondité de la civilisation de l'antiquité tardive.

\*

\*       \*

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 205, en conclusion d'une première présentation de la fouille de ce site important, p. 199-204.

La Gaule méridionale, cependant, a connu d'autres acculturations, et la plus importante, sans nul doute, tient à l'affirmation, puis au triomphe du christianisme : les mentalités en ont été durablement informées, et surtout — ce qui est plus important pour notre propos —, le paysage en a profondément été modifié, tant dans les villes que dans les campagnes, en ces temps qui sont ceux de la naissance de la chrétienté, au sens que le moyen âge a donné à ce terme<sup>47</sup>. C'est donc en se tournant pour terminer vers les édifices de culte de la nouvelle religion que l'on pourra le mieux mesurer les nouveautés de la période. La tâche sera facilitée par la publication, au cours de la dernière décennie, de nombreux instruments de travail. Pour les villes d'abord, la collection, encore incomplète, de la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, dont quatre fascicules ont paru pour la région<sup>48</sup>, à compléter par l'esquisse qui a été donnée, pour les deux dernières provinces encore en cours d'étude, Aquitaine Seconde et Novempopulanie, par une synthèse présentée en 1990 à l'occasion d'un colloque de la fédération *Aquitania*<sup>49</sup> : on trouvera là, avec une étude de l'évolution urbaine, depuis les origines jusqu'au haut moyen âge inclus, la nomenclature exhaustive des édifices chrétiens connus par les sources littéraires ou les fouilles. Pour une approche plus proprement archéologique, qui fait place aussi au monde rural, on devra se tourner d'autre part vers une série créée à l'initiative de N. Duval, et consacrée aux *Premiers monuments chrétiens de la France* : le premier tome, publié en 1995, couvre l'ensemble du Midi méditerranéen; le second, qui est consacré notamment au Midi atlantique, a paru en 1996<sup>50</sup>. On renverra donc pour plus de détails à ces deux ouvrages pour ne donner ici que quelques indications assez générales, en insistant cependant sur quelques nouveautés dont les publications, même les plus récentes, n'ont pu

<sup>47</sup> Sur le sens à donner à cette expression, je me permets de renvoyer aux remarques que j'ai présentées dans la publication collective dirigée par P.-A. Février, *La Provence des origines à l'an mil*, Paris, 1989, p. 437-439.

<sup>48</sup> Aux vol. II, III et VI déjà mentionnés aux notes 10, 8 et 25, il faut en effet ajouter le vol. VII, *Province ecclésiastique de Narbonne (Narbonensis Prima)*, Paris, 1989.

<sup>49</sup> J. Guyon, B. Boissavit-Camus, V. Souilhac, "Topographie chrétienne des agglomérations", dans le volume déjà cité à la note 11, p. 391-430, et spécialement p. 416-430 pour les notices sur les villes de ces deux provinces.

<sup>50</sup> *Atlas archéologiques de la France - Les premiers monuments chrétiens de la France* [cité désormais *Atlas* ], 1. *Sud-Est et Corse*, Paris, 1995; 2. *Sud-Ouest et Centre*, Paris, 1996.

tenir compte, tant, en ce domaine aussi, la recherche avance rapidement.

On commencera naturellement par les groupes épiscopaux, non seulement parce qu'il s'agit des édifices majeurs du culte chrétien, mais surtout parce que leur création a répondu à un phénomène véritablement universel, qui a touché l'ensemble des *ciuitates* de la région, et même, on l'a vu par l'étude du réseau urbain, quelques agglomérations secondaires que la pastorale chrétienne avait promues au rang d'évêchés. Il aura suffi de deux siècles tout au plus (le IV<sup>e</sup> et surtout le V<sup>e</sup>), pour élever l'ensemble de ces monuments, dont la plupart, au prix de reconstructions successives, marquent, aujourd'hui encore, le paysage des villes du Midi. Mais pour l'antiquité tardive, il s'en faut pourtant de beaucoup que l'on sache bien évaluer, dans la plupart des cas, l'impact de ces nouvelles créations sur la topographie urbaine. À considérer surtout l'aire remparée qui marquait fréquemment le cœur des agglomérations du temps, il n'est pas douteux cependant qu'il a dû souvent être important. À preuve, l'exemple, désormais classique, du groupe épiscopal de Genève, dont la fouille, en cours d'achèvement, constitue, on le sait, le chantier le plus important pour la discipline depuis plus d'une décennie : l'ensemble complexe de ces bâtiments, qui compte à la fois plusieurs édifices de culte, la résidence épiscopale et des locaux de service, occupe une place considérable à la lisière nord-orientale de la ville (fig. 5)<sup>51</sup>. Et ce cas n'est certainement pas un cas d'espèce. On imaginerait volontiers, par exemple, une situation assez semblable à Grenoble, qui est si proche de Genève, tant par la géographie que l'histoire, ou même la taille de l'agglomération, et où la récente découverte d'un baptistère de l'antiquité tardive invite à restituer, toujours auprès de la courtine orientale, un autre groupe épiscopal dont les neufs jumelles Sainte-Marie et Saint-Hugues de la cathédrale romane pourraient avoir gardé le souvenir<sup>52</sup>. Sans parler, dans le Midi aquitain cette fois, d'une ville d'une toute autre importance comme Toulouse, où les abords orientaux de l'enceinte auraient semblablement accueilli tout un ensemble culturel dont les

<sup>51</sup> Pour la place de cet ensemble dans la ville antique, voir *Topographie chrétienne*, III, p. 41-46 ; sur les bâtiments eux-mêmes, en dernier lieu, Ch. Bonnet, *Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993)*, *Cahiers d'archéologie genevoise*, I, 1993.

<sup>52</sup> *Atlas*, I, p. 230-232 pour le groupe épiscopal et 233-238 pour le baptistère : deux notices qu'il conviendra de compléter dans un proche avenir, avec la publication de la fouille dans la série des *Documents d'archéologie en Rhône-Alpes (D.A.R.A.)*.

traces sont fugitivement conservées sous les églises médiévales de Saint-Étienne et Saint-Jacques, si l'on en croit la thèse, encore inédite, de Q. Cazes<sup>53</sup>.

Il ne faudrait pas cependant imaginer désormais tous les groupes épiscopaux sur le modèle complexe fourni par Genève : cette remarque sur laquelle le fouilleur du site lui-même, Charles Bonnet, ne cesse de revenir dans ses interventions publiques, prend tout son sens à considérer d'autres recherches récentes, qui invitent au contraire en effet à réviser à la baisse des hypothèses peut-être trop ambitieuses de l'historiographie ancienne. Ainsi en Provence, à Aix, où le groupe épiscopal antique ne recouvre sans doute pas exactement les limites des nefs médiévales de Sainte-Marie et Saint-Maximin qui lui ont pourtant succédé<sup>54</sup>, et plus encore sans doute à Fréjus, où des fouilles plus amples n'ont livré, sous la nef Notre-Dame, qu'une première cathédrale finalement assez modeste, qui ne paraît pas avoir été flanquée avant le XI<sup>e</sup> siècle d'une seconde nef, Saint-Étienne, située plus au nord<sup>55</sup>. Ces contre-exemples montrent assez combien est plus que jamais d'actualité la question des cathédrales doubles de l'antiquité tardive, sur laquelle un article pionnier de J. Hubert avait, voici plus de vingt ans, attiré l'attention des spécialistes<sup>56</sup> ; c'est pourtant là un sujet qui suffirait à lui seul à occuper toute une intervention, et dont on fera d'autant plus volontiers ici l'économie qu'il doit faire l'objet, d'ici peu, d'un examen critique auquel il suffira de renvoyer<sup>57</sup>. On y retrouvera des monuments, déjà cités, tels Genève ou Grenoble, et quelques autres encore, comme ceux d'Alba et de Viviers par exemple, où les fouilles d'Y. Esquieu ont bien montré comment les deux groupes épiscopaux successifs de la cité des

<sup>53</sup> Q. Cazes, *Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse*, Toulouse, 1993.

<sup>54</sup> Sur ce monument, on consultera en dernier lieu R. Guild, J. Guyon, L. Rivet, "Aux origines de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence : un groupe épiscopal de l'antiquité tardive et ses transformations", dans *Rivista di Studi Liguri*, 59-60, 1993-1994, p. 21-71.

<sup>55</sup> *Atlas*, 1, p.155-164, et spécialement l'*addendum* de la p. 164.

<sup>56</sup> J. Hubert, "Les 'cathédrales doubles' de la Gaule", dans *Genava*, n. s., 11, 1963, p.105-125.

<sup>57</sup> L'étude des "cathédrales doubles" formera en effet l'essentiel du vol. 4, 1996, de la revue *Antiquité tardive*.

*Helvii* avaient compté l'un et l'autre des édifices doubles<sup>58</sup>, sans parler de cas plus douteux comme celui d'Antibes, qui est au moins aussi hypothétique qu'Aix-en-Provence<sup>59</sup>. Mais il ne faudra pas oublier que ces ensembles complexes coexistaient avec des édifices plus simples, comme, par exemple, très certainement à Cimiez ou Riez<sup>60</sup>, et sans doute aussi à Vaison, où une fouille récente vient cependant de livrer les restes d'une abside devant la façade de la cathédrale médiévale sous laquelle J. Sautel avait mis en évidence d'autres vestiges qu'il faut sûrement attribuer désormais aussi à l'antiquité tardive : au jugement du fouilleur, en effet, les deux bâtiments s'excluent l'un l'autre, et il faut donc songer en ce cas à une reconstruction comme les sources littéraires et l'archéologie offrent tant d'exemples<sup>61</sup>. Il suffirait pour s'en convaincre d'en rester à l'exemple de Genève car, malgré sa complexité, le plan en forme de palimpseste fourni par le fouilleur ne traduit pas, à beaucoup près, toutes les transformations qui ont affecté l'ensemble du groupe épiscopal pour la seule période qui nous intéresse, sans parler de l'évolution ultérieure, pendant tout le haut moyen âge et jusqu'à l'époque romane. Cela est particulièrement vrai pour le baptistère, qui a sans cesse été remanié, à la différence de la série relativement homogène fournie par les baptistères de Provence, qui ne paraissent pas avoir connu de modifications importantes. Si l'on ajoute que les cuves, dans l'ensemble, sont ici de dimensions moindres que celles de la série alpine, on tiendrait là un indice de la possible existence de faciès régionaux pour l'architecture religieuse, dont témoigneraient également à leur façon les apparentes inégalités qui semblent avoir marqué, comme on l'a vu, la diffusion des cathédrales doubles selon les régions. Il faudrait cependant pouvoir disposer de séries plus fournies encore pour être assuré de la validité d'une telle hypothèse, quand l'une des caractéristiques des premiers monuments chrétiens de la région est bien, à y regarder de près, leur grande diversité.

On en voudra pour preuve ces autres édifices qui marquaient, aux

<sup>58</sup> *Atlas*, 1, p. 205-210 pour Alba et 214-217 pour Viviers.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 94-97.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 103-108 pour Cimiez et 85-93 pour Riez.

<sup>61</sup> Voir la notice rédigée, sur le modèle de celles de l'*Atlas*, par C. Michel d'Annoville, "Vaison : la cathédrale N.-D. de Nazareth", dans *Association pour l'antiquité tardive, Bulletin n° 4*, Paris, 1995, p. 53-58.

côtés de la cathédrale, le paysage urbain proprement dit, et dont quelques uns sont désormais connus par l'archéologie : certains, comme Saint-Germain à Genève, étaient relativement modestes<sup>62</sup>, tandis que d'autres, au contraire, avaient une ampleur digne d'une cathédrale, comme à Saint-Bertrand de Comminges, où la reprise des recherches permet de supposer que le vaste édifice anciennement fouillé du quartier du Plan, avant d'être un bâtiment funéraire, servait d'église pour la ville basse<sup>63</sup> ; sans parler d'une basilique aussi complexe et originale que la Daurade de Toulouse, qui n'est plus connue que par des gravures et des descriptions anciennes et quelques éléments sculptés qui ont échappé à sa démolition en 1761<sup>64</sup>, ou encore, dans cette même ville, de l'édifice sans doute plus modeste, qui avait été élevé sur le lieu du martyr de Saturnin, et dont des fouilles récentes permettent au moins de deviner la localisation<sup>65</sup>. Ces quelques exemples, volontairement choisis dans des régions différentes, illustrent bien, par l'apport de l'archéologie, une série que la documentation littéraire permet de supposer assez fournie, et dont l'interprétation ne laisse pas d'être délicate : en certains cas du moins, témoigne-t-elle de l'existence, même embryonnaire, d'un réseau paroissial urbain, dont la création serait ainsi plus précoce qu'on ne l'a généralement pensé? C'est en ce sens en tout cas, on l'aura noté, que les fouilleurs ont suggéré d'aller, au moins pour Saint-Bertrand de Comminges, où Grégoire de Tours signale d'ailleurs sur la hau-

<sup>62</sup> Le monument est attesté pour la première fois au moyen âge seulement, mais les éléments de son décor peuvent être datés, par comparaison, du tournant du V<sup>e</sup> siècle : L. Blondel, "Les premiers édifices chrétiens de Genève", dans *Genava*, 11, 1933, p. 86-89.

<sup>63</sup> Sur ce monument, consulter, outre la synthèse donnée dans un catalogue d'exposition du musée de Saint-Bertrand, *Pulchra imago - fragments d'archéologie chrétienne*, Saint-Bertrand-de-Comminges, 1991, p. 27-41, la notice publiée dans l'*Atlas*, 2, p. 177-189.

<sup>64</sup> Pour ces éléments, on consultera M. Durliat, C. Deroo, M. Scellès, *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le haut moyen âge (IV<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles)*, IV, Haute-Garonne, Paris, 1987 ; sur le monument lui-même, M. Scellès, "L'ancienne église Notre-Dame de la Daurade à Toulouse : essai de présentation critique", dans *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 53, 1993, p. 133-144 ; pour l'interprétation de ses mosaïques, voir les interprétations divergentes de A. M. Jimenez Garnica, "El arte 'oficial' de Toulouse bajo soberania visigoda : La Daurade", dans *Archivo Español de arqueología*, 61, 1988, p. 179-196 et G. Mackie, "La Daurade: a Royal Mausoleum", dans *Cahiers archéologiques*, 42, 1994, p. 17-34.

<sup>65</sup> Pour la localisation de cet édifice célébré par Venance Fortunat, *Carm.*, II, 7, consulter J.-L. Boudartchouk et J.-Ch. Arramond, "Le souvenir du *Capitolium* de Toulouse à travers les sources de l'antiquité tardive et du moyen âge - état de la question et perspectives nouvelles", dans *Archéologie du Midi médiéval*, 11, 1993, p. 3-39.

teur la présence d'autres *ecclesiae*, un pluriel qu'il serait séduisant dès lors de traduire, selon l'usage moderne du mot, par "églises", d'autant que Grégoire mentionne dans le même paragraphe la cathédrale sous la simple appellation d'*ecclesia* au singulier<sup>66</sup>.

La diversité n'était pas moins grande cependant à l'extérieur de la ville, pour les basiliques funéraires dont les sources littéraires offrent également une liste abondante, que ne recourent pas exactement les données fournies par l'archéologie. Celle-ci nous livre bien en effet des sanctuaires connus par les textes : ainsi, récemment encore, à Viviers, pour un édifice à abside outrepassée qui a partiellement été reconnu, puis aussitôt réenfoui, à l'occasion d'un sauvetage, et dont on suppose qu'il pourrait s'agir de la basilique Saint-Saturnin-et-Notre-Dame, qu'un bréviaire fait une création de l'évêque Venantius, au VI<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup> ; mais elle est loin de les avoir tous retrouvés, tandis qu'elle met au jour en revanche des constructions nouvelles, que l'on peine quelquefois à identifier précisément. Voir cette fois l'exemple de Narbonne, où l'on doit ajouter aux restes de l'antiquité tardive anciennement retrouvés à l'emplacement du monastère Saint-Paul connu par un diplôme de Louis le Pieux<sup>68</sup>, non seulement une église funéraire découverte il y a peu lors d'un sauvetage urgent, et qui n'est autre sans doute que la basilique Saint-Félix dont l'élévation importante avait offensé la vue d'Alaric<sup>69</sup>, mais aussi une basilique anonyme fouillée, voici vingt ans maintenant, au Clos de la Lombarde, et qui présente la particularité, pour la région, d'avoir été pourvue d'une crypte<sup>70</sup>. À quoi l'on pourrait ajouter aussi le cas de Toulouse, où des recherches encore en cours sous l'église médiévale Saint-Pierre-des-Cuisines retrouvent les restes insoupçonnés d'une basilique du V<sup>e</sup> siècle, d'ailleurs située à proximité d'un grand bâtiment public qui a

<sup>66</sup> Grégoire de Tours, *Hist.*, VII, 38.

<sup>67</sup> *Atlas*, 1, p. 218-223.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 39-42.

<sup>69</sup> Cf. Grégoire de Tours, *Glor. Mart.*, I, 22 ; en attendant la publication de cette fouille d'O. Ginouvez et R. Sabrié, on devra consulter le *Bilan scientifique*, D.R.A.C. Languedoc-Roussillon, 1995, Paris, 1996, sous presse.

<sup>70</sup> Sur ce monument, consulter l'*Atlas*, 1, p.32-38, mais aussi la publication d'Y. Solier, *La basilique paléochrétienne du Clos de la Lombarde à Narbonne*, Paris, 1991.



déjà été signalé<sup>71</sup> ; sans parler du cas plus ambigu de Digne, où faute de bien connaître la topographie de la ville à date basse, on ignore comment interpréter les importants édifices du VI<sup>e</sup> siècle dont G. Démians d'Archimbaud vient d'achever la fouille<sup>72</sup> : des *martyria* ou, plus probablement sans doute, des bâtiments destinés à la liturgie épiscopale ? On arrêtera là cette énumération qui n'est nullement exhaustive, non sans observer cependant qu'aux côtés des monuments à l'architecture singulière qui ont été mentionnés chemin faisant, il en était d'autres, dans la région, plus singuliers encore. Songer ainsi à Saint-Pierre de Vienne, par exemple, avec toutes les constructions étagées à son chevet<sup>73</sup>, mais aussi à Saint-Victor de Marseille, où les fouilles des années 70 laissent deviner, sous les bâtiments médiévaux, un ensemble à la fois plus vaste et plus complexe qu'on ne l'avait supposé<sup>74</sup>, voire à Saint-Laurent de Grenoble, où les recherches en cours d'achèvement de R. Colardelle font soupçonner, aux origines d'un ample bâtiment cruciforme sans doute inspiré d'exemples prestigieux d'Italie du Nord, un ensemble également complexe qui avait heureusement tiré partie, comme à Saint-Victor, d'une topographie naturelle difficile<sup>75</sup> : nouvelle illustration de l'inventivité dont ont fait preuve les architectes des premiers monuments chrétiens, qui ont sans doute trouvé, dans ces édifices funéraires, la meilleure occasion de faire montre de leur talent.

Non que les villes seules aient été le lieu de l'inventivité ; elle se manifestait également dans les campagnes, auxquelles on s'intéressera aussi rapidement. On n'en voudra pour preuve, dans le Midi aquitain, que l'église, sans doute flanquée d'un baptistère de plan singulier, qui a récemment été fouillée, puis détruite, à l'Isle-Jourdain, dans le Gers, sur le site de la Gravette où ont apparemment coexisté un *uicus* et un établissement franc

<sup>71</sup> Sur ce monument, consulter provisoirement Q. Cazes, "L'ancienne église Saint-Pierre-des-Cuisines de Toulouse : état de la recherche", dans *Heresis*, 2, 1990, p. 321-326.

<sup>72</sup> *Atlas*, I, p. 69-80.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 254-266.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 125-141.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 239-244.

que l'on reconnaît à la richesse de sa nécropole (fig. 6)<sup>76</sup>, ou encore, pour le Midi méditerranéen cette fois, et s'il s'agit bien d'un monument chrétien, l'imposant et énigmatique édifice de plan centré que l'on a récemment identifié à Volonne, dans les Alpes de Haute-Provence (fig. 7)<sup>77</sup>, sans parler, dans ce même département, de l'ensemble complexe de N.-D. de Salagon à Mane, qui réunit, à tout le moins, une église-halle et un bâtiment à vocation funéraire<sup>78</sup>. Ce ne sont là pourtant que quelques éléments, parmi les plus remarquables, d'une riche série qu'il est exclu de pouvoir ici examiner en détail ; on en retiendra donc surtout deux traits. Il est clair d'abord que, dispersée sur une aire géographique aussi vaste, cette série documente bien la grande diffusion de la nouvelle religion, qui a pu d'ailleurs, au moins en certain cas, pénétrer les campagnes plus tôt qu'on ne le dit souvent : songer ainsi à la fouille d'un site comme celui de Ménerbes, dans le Vaucluse, où ont été retrouvés, remployés dans un enclos funéraire installé au cœur d'une vaste nécropole, des fragments d'inscriptions qui manifestent, de façon encore inchoative, l'émergence d'un premier formulaire chrétien, étroitement calqué sur le texte d'une autre inscription datée de l'an 367, qui commence par une invocation aux mânes<sup>79</sup>. L'enclos lui-même est naturellement plus tardif, sans doute des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, comme la plupart des autres monuments chrétiens du Midi ; mais, pour ces dates, la série apporte une autre indication d'importance, en témoignant de ce qui fut le grand souci des évêques, précisément à cette époque : favoriser l'émergence de chrétientés rurales, dont l'organisation était étroitement calquée sur celles des communautés urbaines déjà touchées par la mission<sup>80</sup>.

<sup>76</sup> Pour une première présentation d'ensemble, consulter la notice "Le site de la Gravette à L'Isle-Jourdain", dans le catalogue d'exposition cité à la note 20, p. 149-172., et celle de l'*Atlas*, 2, p. 155-159.

<sup>77</sup> Voir la notice de M. Thomas, "Volonne, chapelle Saint-Jean de Taravon", dans *Direction des antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Notes d'information et de liaison*, 6, 1989, p. 26-28.

<sup>78</sup> *Atlas*, 1, p. 81-84.

<sup>79</sup> Pour la nécropole et ses monuments, voir *ibid.*, p. 181-185, mais également I. Cartron, Y. Codou, M. Fixot, "Saint-Estève de Ménerbes, 1. Archéologie", dans *Provence historique*, 42, 1992, p. 189-206 et pour l'épigraphie, J. Guyon, "Saint-Estève de Ménerbes, 2. Les inscriptions", *ibid.*, p. 207-222.

<sup>80</sup> Voir ainsi les canons des conciles de la période, et notamment ceux du concile de Vaison en 529 : J. Gaudemet et B. Basdevant, *Les canons des conciles mérovingiens*, I, Paris, 1989, p. 188-193.

Le plus simple, pour le mesurer, est de se tourner vers ces baptistères ruraux que les fouilles ont livrés depuis quelques décennies, et singulièrement vers un groupe très homogène bien représenté en Provence, avec d'ailleurs des prolongements jusque dans la Ligurie voisine<sup>81</sup>. À l'exemple fourni, voici une vingtaine d'années, par les fouilles de G. Vindry à Châteauneuf-de-Grasse, dans les Alpes-Martimes<sup>82</sup>, il faut ajouter en effet désormais, pour le Var, la récente découverte, par Y. Codou, d'une autre salle baptismale à Saint-Hermentaire, près de Draguignan<sup>83</sup>, et celle, plus récente encore, d'un dernier baptistère à Saint-Maximin<sup>84</sup>, au sud de la grande basilique de la Madeleine qui conserve encore, en guise de crypte, le mausolée antique dans lequel furent inventées en 1279 les reliques de la sainte et de ses compagnons (fig. 8)<sup>85</sup> : ces trois bâtiments présentent la particularité d'avoir été placés dans le prolongement exact d'un autre édifice dans lequel il faut reconnaître aussi une première église (ou peut-être ses annexes à Saint-Maximin), et si l'on a tenu à leur donner ici une importance particulière, c'est parce qu'ils témoignent bien, par la répétition de leur plan, combien le caractère systématique de la pastorale chrétienne pendant l'antiquité tardive avait trouvé sa traduction jusque dans l'architecture.

Ce trait, et quelques autres qui ont été mentionnés chemin faisant, suffiraient à expliquer la place importante qui a été ici donnée aux monuments chrétiens. Pour autant, si j'ai choisi de conclure sur eux cet exposé en forme de survol pointilliste, c'est bien, on l'aura compris, parce qu'ils ne sont pas importants seulement pour l'histoire de l'architecture ou celle de la première mission chrétienne dans la région, mais surtout par leur contribution fondamentale à l'histoire tout court. Car, si lacunaire qu'elle puisse être, la liste, très inégalement fournie, des édifices chrétiens construits dans

<sup>81</sup> Pour un monument de Riva Ligure : Ph. Pergola, P. Battistelli, F. Cocchini, M. Giacobelli, E.-M. Loretti, R. Martorelli, "Nuove ricerche sul complesso cristiano tardoantico ed altomedioevale di Capo Bon a Riva Ligure", dans *Bollettino d'Arte*, LXXVI, s. VI, 36 (n° 55), 1989, p. 45-56.

<sup>82</sup> *Atlas*, 1, p. 100-102.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 151-154.

<sup>84</sup> Sur ce monument, consulter provisoirement J. Guyon, "Les premiers monuments du culte chrétien de Saint-Maximin, bilan de deux campagnes de fouilles (1993-1994)", dans *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1994, p. 285-295.

<sup>85</sup> Sur ce dernier monument, *Atlas*, p. 175-180.

les villes reflète sans nul doute à sa façon toute une hiérarchie entre les cités que l'on peine parfois à appréhender d'une autre manière, et, semblablement, la diffusion des établissements ruraux permet d'imaginer par à peu près la densité d'un peuplement rural encore très mal connu dans l'ensemble : on l'aura assez vu par l'allusion, même rapide, que j'ai faite aux recherches menées sur les paroisses du Bordelais et du Bazadais. En quoi, ces simples exemples le montrent, l'archéologie chrétienne reste bien un élément essentiel aux recherches sur l'antiquité tardive et le haut moyen âge : elle fournit, pour cette période, des "marqueurs" au moins aussi sûrs que peuvent l'être les habitations de l'aristocratie, à la ville comme à la campagne, pour l'époque classique ; par là, elle laisse au moins deviner, et permettra, demain, peut-être, de mieux dessiner les étapes d'une évolution proprement historique qui a conduit l'Occident d'un empire à l'autre, de l'*orbis romanus* en voie de dissolution jusqu'à cette époque carolingienne qui marque le terme chronologique de notre Congrès.

Jean GUYON

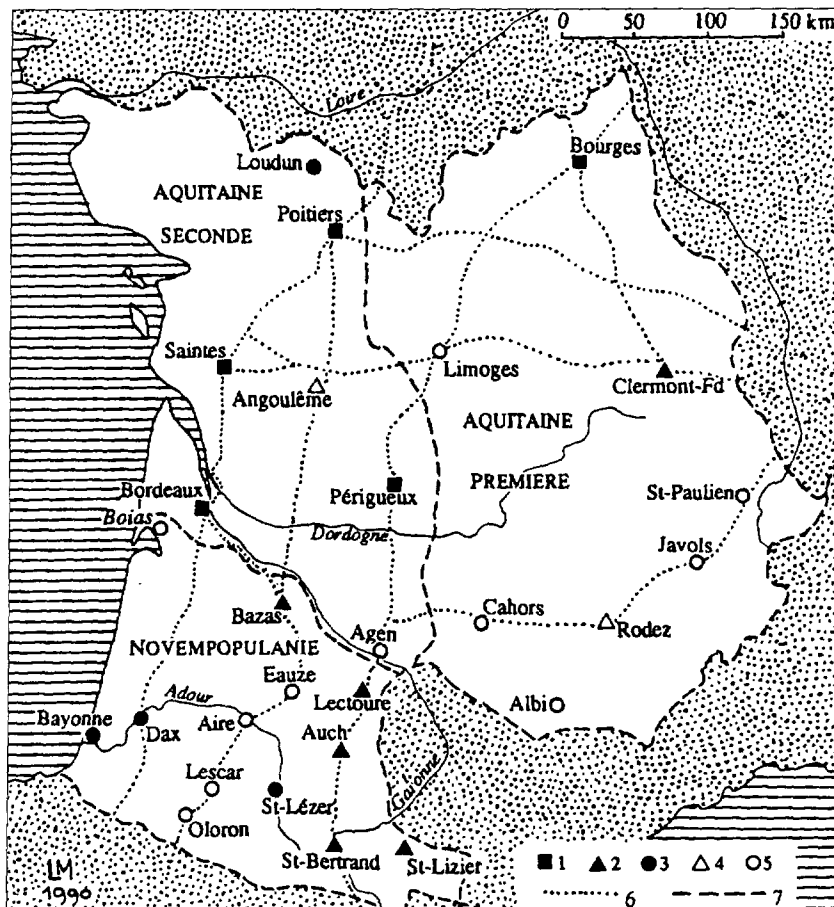


Fig. 1. Les enceintes urbaines dans les provinces du Sud-Ouest de la Gaule pendant l'antiquité tardive, d'après L. Maurin. 1. Enceintes de la première génération. 2. Enceintes de la seconde génération. 3. Enceintes singulières. 4. Enceintes insuffisamment documentées. 5. Enceintes non attestées. 6. Principales villes romaines. 7. Limites de provinces.

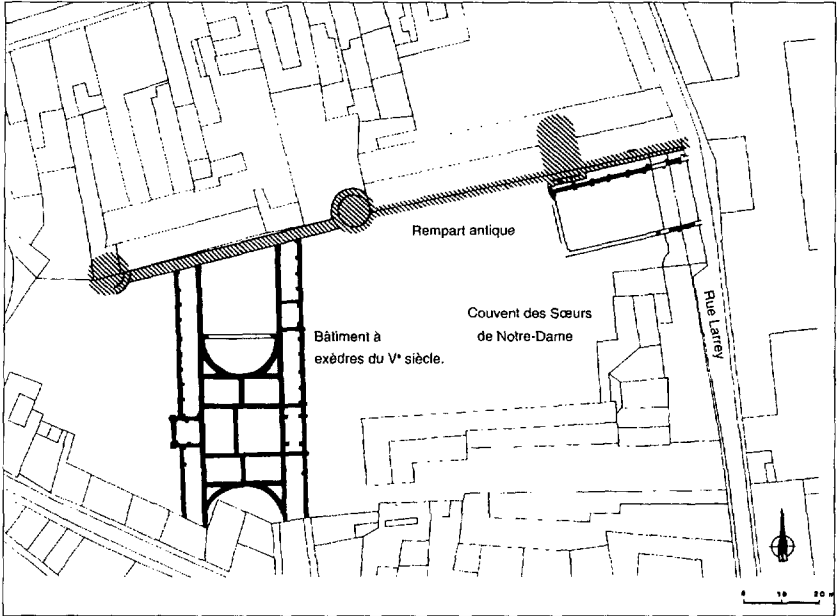


Fig. 2. Toulouse : le grand bâtiment de l'antiquité tardive fouillé sur le site de l'hôpital Larrey, d'après R. de Filippo.

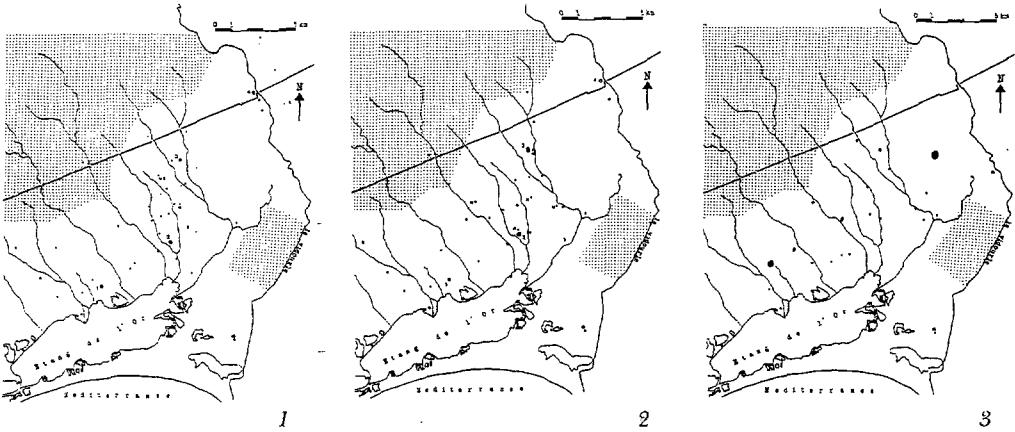


Fig. 3. Les établissements ruraux entre Lez et Vidourle, au sud-est de Montpellier (Hérault), d'après L. Amblard, A. Girard et Cl. Raynaud (les zones tramées n'ont pas été prospectées). Phase 1. Du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère à la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Phase 2. Du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. Phase 3. Du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle.

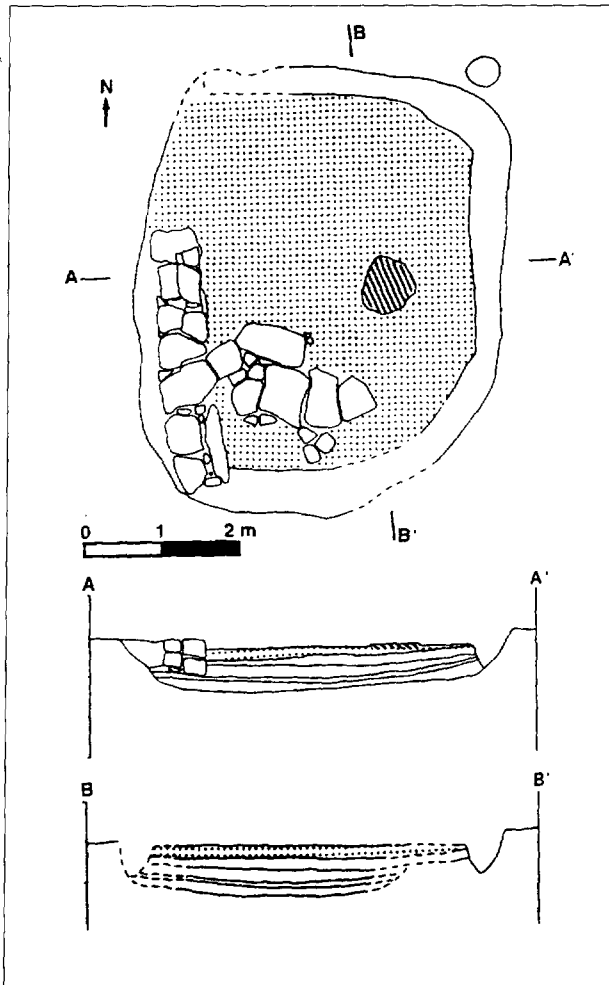


Fig. 4. Dassargues (Gard) : la cabane excavée du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, d'après Cl. Raynaud.

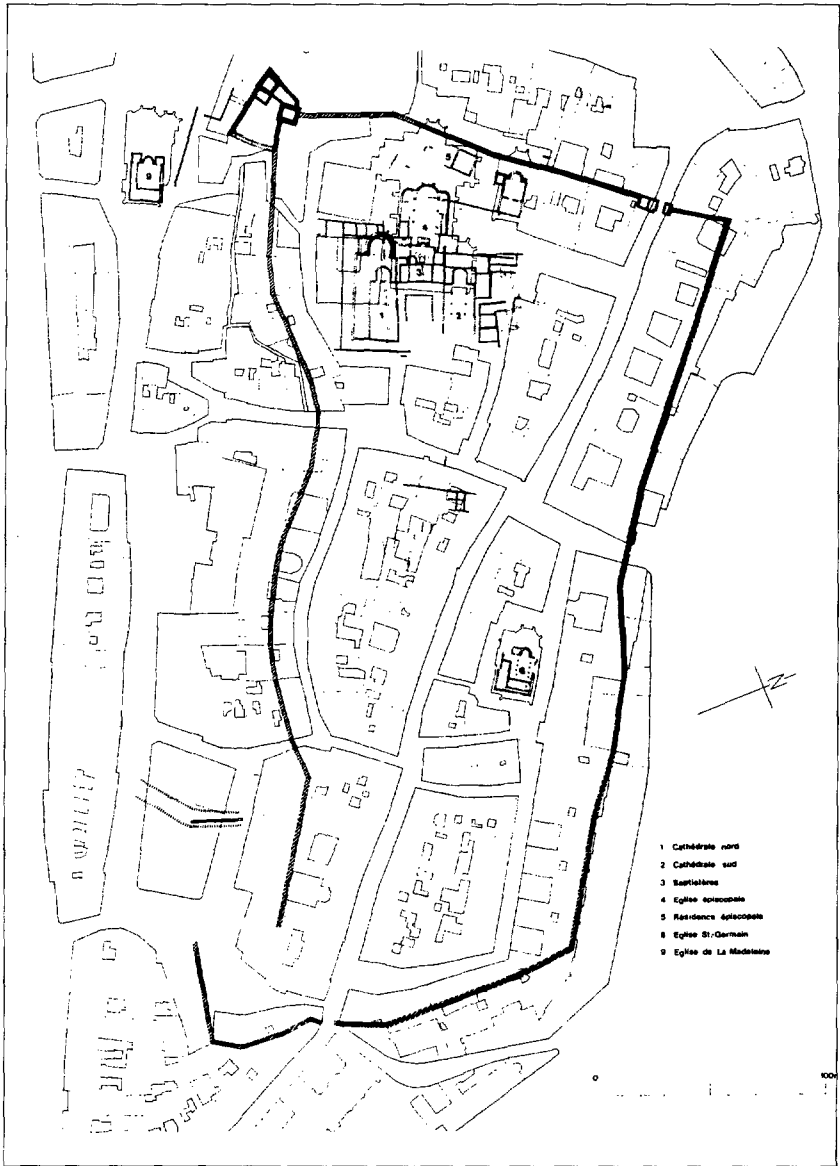


Fig. 5. Topographie chrétienne de Genève pendant l'antiquité tardive, d'après Ch. Bonnet.



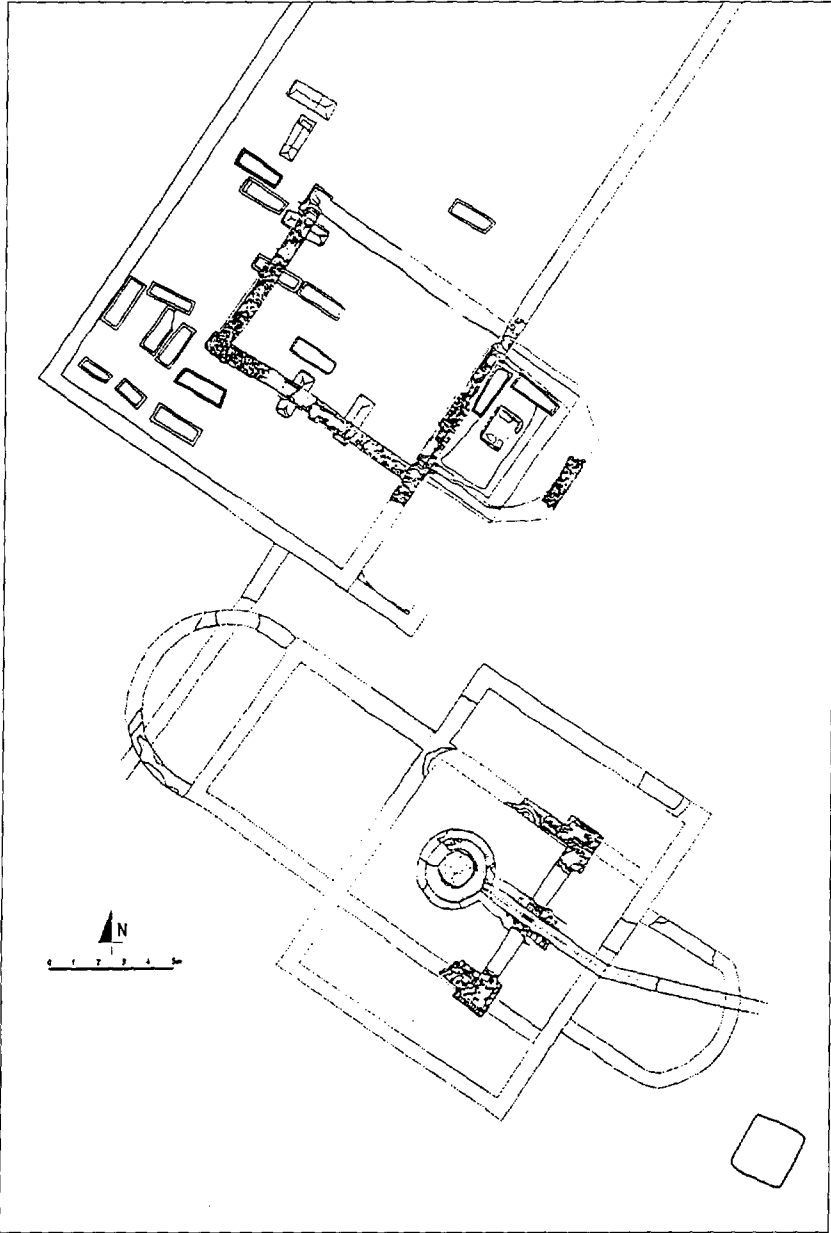


Fig. 6. Le site de La Gravette à l'Isle-Jourdain (Gers) : les établissements chrétiens de l'antiquité tardive, d'après J.-P. Cazes.

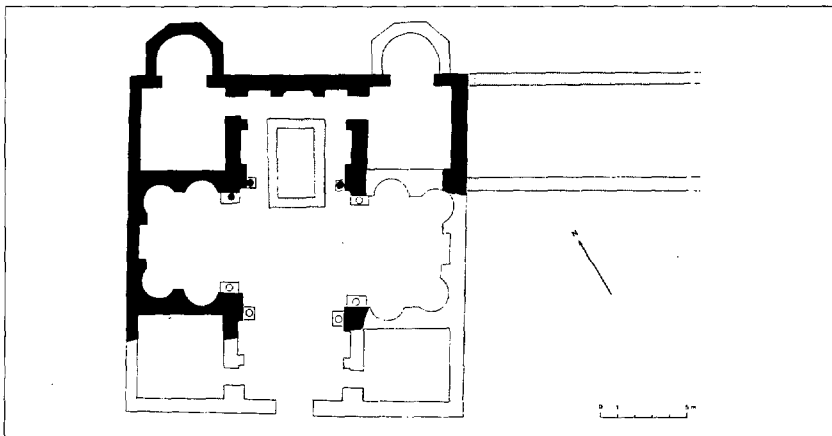


Fig. 7. Volonne (Alpes de Haute-Provence) : l'établissement chrétien de l'antiquité tardive, en partie recouvert par la chapelle Saint-Jean de Taravon, d'après M. Thomas.

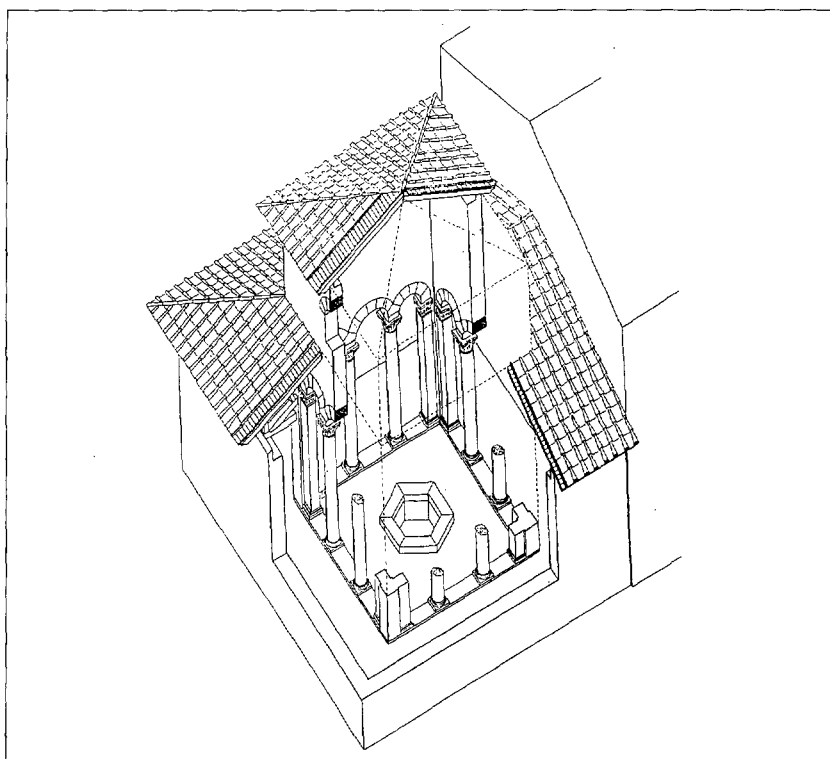


Fig. 8. Axonométrie du baptistère de Saint-Maximin (Var), d'après J.-M. Gassend (dessin J.-M. Joulain).